

# Remarques à propos de " *L'Avenir d'une illusion* " de Freud

par Théodor Reik<sup>1</sup>

(traduit de l'allemand par Claude LORIN)

Le texte que voici n'est pas un simple compte rendu des idées principales de l'ouvrage de Freud. Il s'agit plutôt d'une discussion des thèses fondamentales qu'il soutient. En effet, la tâche de rapporteur que j'assume ici, ne consiste pas à réexposer la pensée de Freud. Si je puis me permettre une analogie, ce texte n'a pas pour but de reproduire une mélodie mais de créer plutôt une sorte de musique d'accompagnement.

Voici d'abord une brève relecture du texte de Freud. On peut clairement distinguer trois grandes parties. La première partie est une description des conditions qui président à l'élaboration de notre civilisation. La seconde partie discute le problème de la religion en tant que tel, et la troisième partie offre une image de la civilisation à venir. Il est important de noter que : la première partie donne un accent tout à fait original à l'ouvrage lui-même : originellement cette partie devait d'ailleurs être beaucoup plus développée. Dans le cours de notre discussion, certains éléments viendront confirmer cette hypothèse.

Il est remarquable par ailleurs que Freud ait fait preuve, dans l'ensemble de la structure de l'ouvrage d'une telle prudence ou d'un tel esprit de méthode (2), afin de délimiter avec précision la partie principale de son développement. Remarquez avec quel art et quel naturel tout est mené en vue de discuter les problèmes que l'auteur veut aborder.

Partir de ce « prélude » très significatif dont le but est de connaître

(1) Exposé présenté à la session du comité directeur de l'Association Psychanalytique de Vienne en décembre 1927. Publié dans la *Revue Imago*, vol. XIV, 1928 — cahier 2/3.

*Nous remercions Claude Lorin de nous avoir proposé ce texte. Les questions et les doutes qu'exprime T. Reik quant au futur statut de l'illusion et de la bêtise restent aussi actuels que pertinents.*

La Rédaction

(2) Vorsicht und Voraussicht. N.D.T.

les destins archaïques de notre culture, puis tenter de rendre sensibles les caractéristiques de la civilisation du point de vue psychologique, et essayer de rendre compte des conditions à partir desquelles toute civilisation s'avère possible constitue la démarche première de l'auteur. Dans la passionnante introduction de son livre, il rend compte des caractéristiques psychologiques du renoncement, des interdits, des frustrations, et des gratifications qu'engendre la culture et aborde enfin le problème des représentations religieuses après avoir critiqué les principaux éléments de l'inventaire psychique de notre culture. L'ensemble s'organise à la manière d'une symphonie.

Freud est parvenu à nous donner une conception psychologique exhaustive des fondements de notre civilisation (3). Il aborde ce problème avec beaucoup de clairvoyance et avec un esprit particulièrement pénétrant. Il donne un nouveau relief à cette perspective, grâce à la vision en coupe (4) de la civilisation, qu'il nous laisse entrevoir.

Tandis que « *Totem et tabou* » montrait les origines des grandes institutions, ce sont les caractéristiques psychologiques qui sont mises au premier plan dans le texte qui nous occupe.

L'introduction propose une image globale, un classement des structures principales de la civilisation. C'est cette image que les critiques futurs considéreront peut-être comme le point le plus significatif du texte de Freud, plus encore sans doute que la discussion du problème religieux proprement dit, qui ne constituera certainement pas l'essentiel du problème.

La discussion principale, pourtant, de par l'attitude même de Freud, concerne le problème religieux ; notre jugement est rarement à l'abri des préoccupations multiples de l'actualité.

Mais par ailleurs, nous ne craignons pas de nous opposer aux diverses conceptions des analystes et des non analystes en affirmant que cette partie de l'ouvrage, par sa richesse et sa profondeur, est tout à fait exceptionnelle et que l'introduction de l'ouvrage est une des parties les plus intéressantes du livre de Freud.

On peut d'ailleurs comparer avec l'avant-dernier texte de Freud. Quel est l'élément le plus original de ce texte, quelles sont les idées qui dans vingt ou cinquante ans, resteront les plus significatives ? Est-ce la discussion du problème de l'athéisme ? La valeur du texte réside-t-elle dans la force des démonstrations ou dans quelque réflexion défendant farouchement tel ou tel point de vue particulier ? Réside-t-elle dans l'élaboration théorique de ces problèmes ? Nullement. La valeur du texte réside dans l'exposé clair et précis de ce qu'est l'essence (5) de l'analyse. Freud a réalisé ceci avec un esprit perspicace, embrassant tous les aspects du problème, ne laissant rien dans l'ombre.

(3) Kulturbedingungen. N.D.T.

(4) Schichtenbildungen. N.D.T.

(5) Das Wesen. N.D.T.

Au fil des paragraphes, on peut se rendre compte que l'auteur nourrissait initialement des projets plus vastes ; entre autre celui d'exposer avec précision les illusions particulières à une civilisation.

Partant d'une discussion générale des problèmes de civilisations, il en arrive cependant à débattre d'un problème précis relatif à une culture donnée, et ceci d'une façon remarquable.

La partie centrale de l'œuvre concerne le problème de la nature des représentations religieuses, mais elle n'apporte rien que nous ne connaissions déjà à travers les autres travaux de Freud.

La phase de détresse infantile, par exemple, lorsqu'il aborde la genèse des religions d'un point de vue psychologique, a déjà fait l'objet d'une discussion dans l'étude sur « Léonard ».

Le dialogue qui vient ensuite, est construit avec finesse et perspicacité, de façon très polémique, comme c'est la mode actuellement.

Freud introduit un adversaire qui suit la démarche de sa pensée en la complétant, et en la contredisant. Ce type d'adversaire ou de contradicteur n'est pas une figure qui apparaît dans les premiers écrits de Freud. Pourtant, quoiqu'elle ne fut pas personnifiée à ses débuts, elle a toujours été présente. En effet, ainsi qu'on peut l'observer, les objections dans les premiers ouvrages de Freud sont formulées sous la forme d'une critique anticipée : nous avons toujours été sensible à cette auto-critique permanente, à ce mouvement de réflexion : ce procédé est significatif d'une attitude autocritique qui ne laisse place à aucune indulgence pour soi-même.

Le dialogue qui vient ensuite modifie nécessairement la nature de ce compte rendu. Dorénavant, le lecteur devient en effet un auditeur assistant à un débat scientifique, et il éprouve souvent le désir de sortir de ce rôle qui ne lui plaît pas. On sent parfois confusément le désir de Freud de réfuter l'adversaire et de n'avancer dans la discussion que les arguments qui l'avantagent en n'évoquant qu'un seul aspect du problème.

Nous nous trouvons à ce moment dans une singulière situation.

Le lecteur, lorsqu'il a achevé l'ouvrage, est instruit de tout ce qui est développé. Ceci est fort bien et nous allons pouvoir poursuivre la discussion, d'une façon plus précise. Nous sommes très reconnaissant à Freud d'avoir utilisé fréquemment ce procédé des thèses contradictoires qui amène le lecteur à participer encore plus à la discussion en suscitant en lui le désir d'approfondir ses propres convictions.

Arrêtons-nous pourtant encore un instant sur la « personnalité » (6) de l'adversaire. Comme c'est toujours le cas, l'interlocuteur imaginaire est un intellectuel très cultivé, témoignant d'une haute valeur morale, nullement fermé à la raison et aux sentiments les plus forts. Cependant il nous

(6) Der Person. N.D.T.

est difficile de dissimuler l'impression que nous avons, que Freud a cette fois encore, quelque peu caricaturé son adversaire (7).

Il aurait pu en effet, évoquer bien d'autres objections à ses thèses. Il y a aussi bien d'autres problèmes à soulever. Sans doute aurait-il pu imaginer son adversaire d'une meilleure façon, c'est-à-dire donner plus de réalité aux thèses de son interlocuteur.

Pour ce qui me concerne, j'aurais par exemple évoqué les arguments d'un prêtre catholique intelligent, de ces personnes avec lesquelles on éprouve souvent beaucoup de plaisir à discuter. Un homme par exemple qui aurait une large expérience de la vie, pourvu d'un esprit libre, et élevé dans l'esprit d'une logique rigoureuse comme celle que l'on prête à l'enseignement de Saint-Thomas d'Aquin.

Car en effet, les interlocuteurs de Freud sont à certains moments de la discussion, tous très proches les uns des autres, raison pour laquelle ils n'ouvrent pas de grandes brèches au sein des conceptions que l'auteur avance.

Cela signifie bien sûr, qu'à un moment donné les contradictions ne sont que provisoires et nullement insurmontables. Certes, la discussion avec un prêtre très dogmatique se terminerait de façon très différente. On se perdrait dans les contradictions insolubles et désespérées. Quoiqu'il en soit il ne fait aucun doute que Freud avait l'intention de mettre en scène un adversaire érudit, possédant une vaste culture mais nous ne pouvons anticiper là-dessus.

S'il en avait été autrement, précisons que le débat se serait déroulé de façon fort différente.

En réalité, la position des intellectuels de notre époque face aux problèmes religieux manque beaucoup de sincérité. Et ce n'est pas une simple discussion qui peut modifier quoi que ce soit. Je prétends que les gens cultivés (8), c'est-à-dire plus précisément ceux qui appartiennent à la couche intellectuelle supérieure de notre société sont enfermés dans un univers pudibond et hypocrite pour ce qui concerne la sexualité, l'argent, de même que les besoins religieux. En fait, contrairement aux apparences, l'homme pieux et le libre penseur ne sont souvent guère différents l'un de l'autre.

Si l'on se donne la peine de considérer de près leurs conceptions respectives, on constate qu'au fond, l'hypocrisie (9) est la même. L'homme pieux croit, et il ne remet guère en cause ce qui fonde sa propre croyance. Quant au libre penseur, lui non plus n'a pas beaucoup d'idées critiques

(7) L'expression utilisée par Reik est intéressante. Il dit « *etwas stiefmütterlich behandeln* », pour caricaturer et l'on sait que la Stiefmutter est, en allemand, la belle-mère, la marâtre. On sait ce qu'en dit Freud dans « Totem et Tabou ». En outre l'expression « *Die Natur behandelte ihn stiefmütterlich* » signifie : « il n'est pas gâté par la nature ». N.D.T.

(8) Kulturmensheit. N.D.T.

(9) Unaufrichtigkeit : l'inauthenticité. N.D.T.

envers sa propre incroyance car en fait, il réfléchit peu à ce type de problème.

En ce qui concerne la religion, on peut plus précisément avancer l'idée que les gens cultivés, pour la plupart, ne croient pas en Dieu, mais néanmoins le craignent.

Toutefois, il ne cesse d'exister de façon insidieuse et souterraine (10). C'est précisément ici que le travail de recherche analytique doit intervenir : il nous faut exhumer ces morts afin de nous rendre à l'évidence que Dieu est *réellement* mort.

« *Ce sont les morts qu'il faut qu'on tue* » (11). En effet, les choses sont ainsi faites que parallèlement à un Athéisme officiel, manifeste, peut parfaitement coexister une croyance latente et masquée (12). Cela nous renvoie à l'ensemble des connaissances issues du travail théorique et de l'analyse du vécu auxquels Freud accorde une place importante dans son ouvrage.

Car *l'hypocrisie inconsciente* (13) à l'égard de la Religion peut prendre des formes diverses dans le cours même de la discussion avec un interlocuteur. En effet, tout adversaire est susceptible de reconnaître la pertinence des principaux arguments et des démonstrations de Freud, affirmer son Athéisme et pourtant, sur le plan de l'inconscient, continuer à cautionner une croyance qu'il dénie (14).

De tels adversaires sont particulièrement difficiles à convaincre, puisque apparemment ils défendent la même opinion que Freud ; ils procèdent un peu à la manière de certains névrosés obsessionnels qui, en analyse, feignent de reconnaître les résultats du travail analytique dans le but de s'agripper encore mieux à leurs symptômes.

Freud prétend que sa démarche est claire et sans danger. Il s'appuie pour cela sur la réaction qu'a suscité son livre, réaction analogue à celle qui suivit l'avènement de la Psychanalyse. Mais au cours de notre lecture, on éprouve pour la première fois le besoin d'entrer dans le débat et d'intervenir de la façon suivante :

« *Vous vous leurrez complètement pour ce qui concerne l'impact et les effets supposés de l'ouvrage. Personne ne sera irrité par votre ouvrage, personne ne va vous reprocher vos idées destructrices ou même votre manque d'idéalisme.*

*L'ouvrage sera même traduit dans les pays les plus puritains et la plupart des intellectuels donneront leur assentiment unanime au contenu du livre. »*

Au cours de quelques semaines qui ont suivi la publication du texte de Freud, j'ai entendu à propos de ce livre, les objections les plus diverses.

(10) Unterirdisch. N.D.T.

(11) En français dans le texte allemand. N.D.T.

(12) Einem inoffiziellen Glauben. N.D.T.

(13) Jene unbewußte Unaufrichtigkeit. N.D.T.

(14) Verleugneten Glauben. N.D.T.

Je n'en ai toutefois entendu aucune qui soit l'expression du point de vue religieux.

Je suis prêt à toutes les critiques et à n'accorder de crédit qu'aux objections formulées par les croyants eux-mêmes. Les points de vue religieux sont contradictoires en eux-mêmes.

De fait, la première objection a consisté à prouver que, de nos jours, la religion ne joue plus qu'un rôle mineur et que sa signification, dans l'esprit de Freud, a été par trop, exagérée.

Ceci n'est pas mon avis et je pense que le sens de la religion considérée du point de vue de la vie psychique inconsciente, n'a pas été jusqu'alors suffisamment pris en compte et approfondi par l'analyse elle-même.

L'objection consiste en fait, à prétendre que les arguments (15) de Freud sont issus de l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'ils constituent une simple répétition des idées du siècle des Lumières ; d'où l'idée que les arguments seraient véritablement « *vieux jeu* » (16).

Remarquez combien cette critique manque d'originalité (qui aurait pu le prévoir ?), le reproche habituel étant exactement le contraire. *O quae mutatio rerum !*

Pourtant, Freud a expressément montré que ces idées ont déjà été soutenues par de grands auteurs du passé.

Cette objection est donc totalement dénuée de sens. La différence n'est-elle pas sensible, entre les clameurs passionnées d'un Voltaire qui s'écrie « *Ecrasez l'infâme* » (17), l'ironie moqueuse des encyclopédistes français et l'argumentation réfléchie, posée et concrète de Freud ?

Chez qui pouvons-nous trouver, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans l'ensemble de la littérature des « Lumières » une véritable critique psychologique (18) des idées religieuses, ou même une quelconque critique analytique qui tiendrait compte du noyau réel que ces idées dissimulent ?

De même que la première, cette seconde objection provient de ceux qui approuvent les idées de Freud sur la Religion. Ils acceptent les développements théoriques de Freud tout en défendant la valeur métaphysique de la religion.

En ce sens on peut dire qu'ils considèrent la vérité transcendente comme une forme symbolique et affirment que l'Absolu (20) se manifeste à travers elle.

Au cours de la discussion, on s'aperçoit en définitive que cet argument revient lui aussi à réfuter les thèses de Freud d'une façon biaisée (21).

(15) Argumentation. N.D.T.

(16) En français dans le texte. N.D.T.

(17) En français dans le texte. N.D.T.

(18) Ableitung. N.D.T.

(19) Die transzendente Wahrheit. N.D.T.

(20) Das Absolute. N.D.T.

(21) Durch eine Seitentür. N.D.T.

Les Idées de Transcendance ou d'Absolu ne sont en effet rien d'autre que le déguisement d'une Religion abstraite et intellectualisée que certaines personnes ont honte de défendre sous sa forme originale (22). Du reste, il est possible d'étayer n'importe quelle hypothèse sur cette notion de Transcendance puisque aucune preuve n'est nécessaire pour en fonder l'existence et que par nature, elle n'en admet aucune. Ce genre d'adversaires se montrent particulièrement érudits en matière de transcendance et excellent dans l'art de dire ce qu'on sait depuis toujours, c'est-à-dire *rien !*

Le dernier genre de critique formulée admet la logique de la pensée Freudienne (23) mais conteste le savoir acquis par l'analyse individuelle pour privilégier la psyché collective.

A diverses occasions on peut observer que les problèmes de méthodologie constituent le point central de ces objections.

La Psychanalyse a souvent évoqué les dangers à éviter lorsqu'on se propose d'appliquer les résultats de recherches psychologiques, dont l'objet d'étude est l'individu, au domaine de la psychologie sociale afin de fixer les limites d'une telle application et de préciser les possibilités heuristiques (24) qu'elle recèle.

Il n'entre pas dans notre intention de contester la valeur de ces critiques méthodologiques, mais il est clair que depuis fort longtemps, la Méthodologie constitue au sein de la Science, la plus subtile des diversions et qu'elle est un obstacle au travail de recherche.

Lorsqu'une personne veut à tout prix imposer ses idées à quelque novice en philosophie par exemple, elle s'arrange toujours pour évoquer toutes sortes de considérations méthodologiques. On n'a jamais fait preuve d'aussi peu de scrupules et de stupidité intellectuelle (25) que de nos jours en ce domaine.

Actuellement la méthodologie est faite de toutes les dérobades possibles aux idées justes.

La méthodologie est le résumé le plus commode de la stérilité intellectuelle.

J'ai voulu évoquer cette objection ici car elle est significative de la position de la plupart des savants face au problème religieux.

Ce qui est commun, c'est précisément le déplacement du problème (26) menant à une voie sans issue.

Lorsqu'on y regarde de plus près, on constate que ces objections correspondent à des mécanismes de défense précis, familiers à l'analyste.

Une personne qui trouverait qu'on accorde trop d'importance à la

(22) *Wahren Gestalt*. N.D.T.

(23) *Die Folgerichtigkeit der Freudschen Gedanken*. N.D.T.

(24) *Heuristische Berechtigung*. N.D.T.

(25) *Der bequemsten Gedankenlosigkeit*. N.D.T.

(26) *Die Verschiebung der Frage*. N.D.T.

religion se trouve dans la position de celui qui utilise la *Banalisation* (27) comme défense. Celui qui met la métaphysique au premier plan utilise *les convictions opposées* (28) caractéristique de la névrose obsessionnelle. La troisième objection mettant l'accent sur l'importance de la Méthodologie constitue une *érotisation de la pensée* (29). Au sein de la science elle est aussi significative d'une véritable rumination mentale qui rend vaine toute recherche par l'ajournement perpétuel de l'activité créative.

Toutes ces objections ont cependant ceci de commun qu'elles semblent approuver (30) au premier abord la démarche de la pensée Freudienne. En effet, et bien qu'aucun des intellectuels qui formulent ces critiques ne soutiennent le point de vue des croyants, tous, inconsciemment le cautionnent (31).

De fait, en ce qui concerne l'accueil réservé au texte de Freud, la difficulté (32) ne réside pas tant dans les résistances affectives manifestes qu'on lui oppose, aussi paradoxal que cela paraisse, le danger réside dans l'approbation intellectuelle, qui constitue la véritable charpente du mur des défenses et de résistances : on approuve d'emblée afin de n'avoir à tirer aucune conséquence réelle du livre de Freud. Cela signifie au fond, que le livre ne peut rien contre la passivité intellectuelle (33), ni contre la mauvaise foi intérieure (34) qui semblent caractéristiques de notre civilisation.

Nous voici enfin arrivés à la discussion du problème religieux proprement dit. Il n'est pas hors de raison de rapporter ici un extrait du « *miracle du sermon des poissons* » de Saint-Antoine, tel qu'on le retrouve dans la légende intitulée « *la Corne d'Abondance du Petit Garçon* » (35). On sait que le Saint trouve l'Eglise complètement vide et se rend vers les poissons pour leur faire un sermon. Les carpes attirées accourent, suivies des brochets, des morues, des écrevisses et des tortues...

« Et partout de lents messagers  
S'élèvent en flèche du fond de l'eau  
Pour capter les paroles que cette bouche profère.  
Et des milliers de poissons, gros et petits  
Etranges ou communs  
Lèvent la tête comme le font  
Des créatures douées de Raison... »

(27) Bagatellisierung. N.D.T.

(28) La double conviction : der zweifache Ueberzeugung. N.D.T.

(29) Vorluststufe des Gedankentätigkeit. N.D.T.

(30) Akzeptieren. N.D.T.

(31) Stand unbewusst darauf. N.D.T.

(32) Die Gefahr. N.D.T.

(33) Gedankliche Indolenz, N.D.T.

(34) Die innere Unaufrichtigkeit. N.D.T.

(35) Nous donnons ici le titre français. Ce texte de Brentano s'intitule « *l'Enfant au Cor enchanté* ». N.D.T.



Puis vient la finale, remarquablement illustrée par l'œuvre en fa majeur de G. Mahler avec la force et l'amertume que l'on connaît :

« ... Le Sermon prend fin et  
 Chacun s'en retourne.  
 Les brochets restent à jamais des voleurs  
 Les Anguilles débordent toujours d'Amour  
 Les écrevisses retournent chez elles ;  
 Les Morues restent ventruées autant qu'avant  
 Le Sermon est tombé dans l'oubli  
 Le Sermon est complètement abandonné  
 Rien n'est changé !  
 Ainsi en va-t-il de toute chose. »

Au sein des discussions un autre point me semble particulièrement précaire. Freud, nous le savons, insiste sur le fait que l'analyse est une méthode de recherche dépourvue de parti-pris (36). Il pense que les défenseurs de la Religion peuvent pratiquer l'Analyse afin d'authentifier (37) la signification affective que la Religion prend pour eux.

Ceci ne fait aucun doute, et nous sommes tous d'accord sur ce point.

Toutefois, il en va autrement lorsqu'il s'agit de la Praxis analytique (38) et la situation est différente quand il s'agit de critiquer le contenu même (39) des thèses qu'enseigne la Religion.

Dans la pratique analytique des prêtres, toute exigence liée à la souffrance spirituelle se mêle aux soins que l'on accorde au salut de l'âme : les finalités se confondent, les idées subissent toutes sortes de distorsions.

Les prêtres se trouvent confrontés à des impératifs très conflictuels, et, sans nul doute, l'Analyse en paye le prix.

Il est indéniable que de nombreux prêtres témoignent d'une large compréhension de la Psychanalyse, tout en faisant preuve d'une volonté inébranlable, fût-elle même habilement camouflée, de la mettre au service de l'Eglise qui, dans leur esprit reste seule à apporter le salut.

En ce qui concerne leur initiative première, nous leur témoignons une vive reconnaissance. Mais pour la seconde, nous la refusons totalement.

Quiconque connaît la littérature relative à ce problème n'ignore pas que l'Eglise est sur le point d'intégrer la Psychanalyse. En effet, fondamentalement, personne ne songe à nier que la Religion fasse corps avec les forces les plus tenaces du Refoulement. Une telle récupération

(36) Parteilos. N.D.T.

(37) Würdigen : Estimer, apprécier, reconnaître. Il s'agit ici d'une validation psychoaffective de la croyance donnée. N.D.T.

(38) Die analytische Praxis. N.D.T.

(39) Wahrheitsgehalt : le noyau de vérité contenu dans la religion. N.D.T.

religieuse de l'Analyse met celle-ci au service des puissances du refoulement (40).

On peut remarquer, dans la pratique analytique avec des obsessionnels qu'un Savoir fraîchement acquis n'est pas purement et simplement intégré et organisé par le patient dans son système de Pensée : car, en effet, les connaissances enrichissent aussi ses défenses, et c'est très précisément ce à quoi aboutit l'Analyse pratiquée par les hommes de foi.

Nous rendons justice à cette marque de tolérance que prônent certaines conceptions religieuses mais nous déplorons que la tolérance ne se poursuive pas plus avant dans le développement divergent de leurs points de vue.

Un de nos collègues berlinois a écrit, dans un court essai, que l'Analyse et la Religion constituent l'une et l'autre, une croyance dans les valeurs du « Bien » et que toutes deux prouvent combien ce « Bien » (41) est en nous, si puissant et fécond.

On ne peut certes, rien opposer à cela puisque de cette manière on concilie des conceptions tout à fait opposées à l'Analyse.

Nous reconnaissons plutôt une conception du monde (42) dans laquelle le « Bien » est susceptible de punir sans pardon, tandis que le « Mal » (43) porte en soi ses propres bénéfices. Mais si notre respectable collègue parvient à discerner clairement dans les trajets du Destin de l'Homme, l'œuvre de la main de Dieu, nous ne nous permettrons pas d'en douter un seul instant. Nous nous permettons seulement d'ajouter modestement que la direction indiquée par ce *digitus paternae dextrae* est vraiment très obscure. Il y a un autre moment de la discussion où nous aimerions apporter un petit complément aux propos de l'auteur.

Freud ne semble pas admettre l'idée que la Religion autorise à répéter les « péchés » après la pénitence. L'Ame russe par exemple est en définitive parvenue à l'idée qu'il faut pécher pour obtenir la Grâce divine. Ceci, en fait, n'est pas propre aux conceptions particulières d'un type russe donné. Car au tout début de l'ère chrétienne, il existait de nombreuses sectes gnostiques, par exemple les *Käinites* et les *Karpocratiers* dont le mépris pour la chair allait si loin qu'il leur fallait pécher d'abord pour pouvoir finalement tuer la chair.

Au moyen âge de nombreuses jeunes femmes montèrent sur le bûcher accusées par les hommes d'église pour avoir montré trop de zèle dans les péchés du mariage. Ces hommes estimaient que cela ne servait pas le salut éternel de l'âme.

Pourtant la bonne mère Eglise a souvent prétendu que l'Ascèse est une véritable provocation, pécheresse et sacrilège dans sa prétention à vouloir se distinguer d'une façon aussi radicale, par l'interdit de la chair,

(40) Verdrängungstendenzen. N.D.T.

(41) Das Gute. N.D.T.

(42) Die Weltordnung. N.D.T.

(43) Das Böse. N.D.T.

tabou qui pèse, depuis les premiers jours d'Adam, sur l'humanité entière, conformément à l'insondable décret de Dieu.

Nous devons reconnaître que la religion n'ignore pas que tout ceci est dépassé. Pourtant nous percevons bien là l'expression passionnée de la vieille formule « *extra ecclesiam non est salus* ».

Les thèses de Freud sur l'avenir de la Religion, c'est-à-dire l'Analyse de sa lente et inexorable disparition (44) sont si claires et si conséquentes que nous ne soulignerons ici que cette partie importante de son œuvre. Nous trouvons dans ce texte de nombreux passages qui par leur intransigeance, par la puissance grandiose qu'ils recèlent et par leurs caractères à la fois lapidaires et catégoriques, rappellent la fracassante ouverture de la symphonie en Do mineur de Beethoven. C'est ainsi que le destin frappe à la porte de la Civilisation.

Nous allons maintenant centrer notre attention sur la dernière partie du texte de Freud. Cette partie suscite en chacun de nous, le désir de prendre part à la discussion. Comme vous le savez il s'agit de l'avenir de la Civilisation tel qu'elle se profile, la religion étant prise en compte indépendamment de toute relation à la civilisation.

Freud fait prévaloir son Idéal de la Psychologie, c'est-à-dire qu'il accorde le Primat à l'intellect, ainsi qu'à l'Education en vue de la réalité. L'Homme qui connaîtra cet Avenir devra bien sûr supporter les vicissitudes les plus farouches du Destin. Il devra en subir toutes les conséquences et renoncer à toute illusion. Il ne nous appartient pas de défendre le point de vue de l'adversaire. Nous connaissons parfaitement le sens de l'œuvre de Freud et les conséquences du cheminement de sa pensée. Mais pourtant nous ne voulons pas dissimuler notre scepticisme. Bien sûr, nous n'opposons pas à Freud, un « *Non* » radical, mais nous nous permettons plutôt d'émettre une sorte de « *Je Doute* » (45) avec les nuances et le sens que lui donnait Ernest Renan. Nous avançons en fait ceci :

« *Nous croyons, comme vous que le destin de la religion est de disparaître et que son temps est passé. Permettez-nous, toutefois, de douter que l'homme soit capable, un jour, de vivre une existence dépourvue d'illusion.* »

L'Education en vue de la réalité est un objectif que nous souhaitons ardemment atteindre, mais le caractère le plus évident de la réalité est le déplaisir (46) qu'elle impose. Au fond, nous sentons bien que la Réalité est ce que l'Autre (47) devrait reconnaître comme telle. L'illusion religieuse disparaîtra certainement, mais une autre illusion naîtra alors et prendra sa place.

La primauté de l'intellect telle qu'elle est anticipée, ne serait en

(44) Zersetzung : décomposition. N.D.T.

(45) En français dans le texte. N.D.T.

(46) Die Unerfreudlichkeit. N.D.T.

(47) Der Andere. N.D.T.

réalité qu'un phénomène superficiel, les hommes, au plus profond d'eux-mêmes, restant guidés par leurs pulsions instinctuelles (48).

La science, nous ne le contestons pas, règnera peut-être un jour en maître sur l'humanité. Mais elle ne règnera cependant que sur des hommes, c'est-à-dire sur des esprits sans raison ; leurs pulsions, bien qu'assagies, affaiblies et instables ne cesseront pourtant jamais de tendre vers des plaisirs fugaces.

Alors les hommes se mettront à prier et diront : « *Seigneur ! Donne-nous nos illusions de chaque jour* ». Car, en effet, notre expérience nous apprend que la Science ne rend pas meilleurs les hommes qui la servent, ni plus patients, plus heureux ou plus sages ! on ne doit pas confondre la Science avec les hommes qui la font. Je me permets de rapporter ici un passage de votre travail qui montre que votre thèse ne conduit pas à de telles conclusions :

« *Quand une représentation populaire (49) prend la place d'une religion, comme ça semble être le cas pour le Socialisme, chacun s'adonne aux mêmes intolérances à l'égard des marginaux (50). Et si les divergences entre diverses conceptions de la Science prenaient le même sens pour un peuple, des conséquences semblables se répéteraient de la même façon.* »

En effet, le pouvoir de la Raison a déjà fait ses preuves. La musique qui accompagna son triomphe était « *Ah ! ça ira* » et des milliers de têtes tombèrent sous la guillotine pour la glorifier. Privilégier l'Intellect revient, en fait, à dissimuler et à travestir en Destin les réactions souterraines de nos pulsions.

Et je crains que personne ne puisse jamais éviter au pouvoir du Logos de conduire les hommes à quelque folie. On surestime beaucoup, je le crains, non seulement la grandeur, mais aussi le pouvoir de l'intelligence humaine. Ce pouvoir est fort peu différent de l'intelligence animale, et l'on peut, dans bien des cas, comparer leurs deux natures, l'une et l'autre issues des bas-fonds de l'âme. En réalité, le privilège que l'on accorde à l'intellect n'est réellement viable que s'il se produit au sein de l'humanité des changements profonds.

Vous avez expliqué que, depuis les temps les plus anciens, l'âme s'est considérablement développée et qu'elle n'est plus semblable à l'âme des hommes de la préhistoire.

Vous comptez, dans toutes ces métamorphoses, l'intériorisation (51) des contraintes extérieures, c'est-à-dire la formation du SUR-MOI.

Personne ne songe à nier cette évolution, mais évolution ne signifie pas nécessairement progrès.

Ce qui semble parfois être un progrès dans nos jugements subjectifs

(48) Triebwünschen. N.D.T.

(49) Massenbildung. N.D.T.

(50) Die Aussenstehenden. N.D.T.

(51) Die Verrinnerlichung. N.D.T.

est souvent suivi de revirements, de réactions qui anéantissent et abolissent les acquisitions antérieures.

On peut comparer l'histoire humaine à un pendule géant qui oscille, çà et là, sans motif et sans but (52). Ainsi en va-t-il de l'existence des individus.

Les sceptiques ne négligent pas le problème de savoir si le renforcement du SUR-MOI est un acquis culturel véritablement précieux, ni si cette intériorisation des contraintes extérieures ne conduit pas, petit à petit, à écraser complètement les exigences du moi (53) qui se manifestent alors sous la forme de pulsions destructrices (54).

Dans la névrose, nous pourrions constater que les exigences du Sur-Moi contraignent l'individu et l'ensemble de la Société au même titre que les exigences pulsionnelles, les unes et les autres étant intimement liées.

C'est un problème de proportion et d'équilibre qui tranche ici. En effet, un Sur-Moi hyper-rigide n'est pas moins féroce que n'importe quelle contrainte extérieure. L'existence des individus peut tout autant être ruinée par une telle instance, et en ce sens, le Sur-Moi a tout autant de « meurtres » sur la conscience que les contraintes de la réalité extérieure.

Les différences ne sont pas aussi profondes qu'on peut le croire au premier abord. En ce sens, on peut penser que le refoulement des pulsions (55) loin de s'atténuer, s'accroît au contraire en intensité. C'est ainsi que l'on peut expliquer que certains êtres parfaitement achevés et différenciés au sein du développement culturel peuvent souffrir de contraintes extérieures relativement mineures tout autant que d'autres organismes bien plus forts et plus résistants, sensibles à des contraintes réelles plus intenses.

Dieu a prévu les choses de telle façon qu'un Eléphant puisse porter de très lourds fardeaux, bien plus pesants que ce que pourraient supporter les reins d'un cheval par exemple. De même ce qui serait un extraordinaire coup de massue pour un homme actuel, doit être de l'ordre de la chiquenaude (56) pour l'homme de la préhistoire.

Quant aux possibilités d'évolution, Freud attire l'attention sur le fait que certaines femmes voient, sans aucun doute leurs facultés intellectuelles considérablement lésées par la prégnance des interdits sexuels. Bien sûr, la manière particulière à la femme de penser (57) n'est nullement un signe d'infériorité. L'analyse nous apprend combien l'inhibition sexuelle exerce une influence déterminante sur les fonctions intel-

(52) Sinnlos und zwecklos. N.D.T.

(53) Ichanprüfliche. N.D.T.

(54) Triebdurchbruch. N.D.T.

(55) Triebimpulse. N.D.T.

(56) Nadelstich, signifie précisément : coup d'épingle. N.D.T.

(57) Die Anderwertigkeit. N.D.T.

lectuelles, mais il n'est pas dit qu'elle soit seule responsable des particularités de l'intelligence féminine.

Peut-être les choses se déroulent-elles de cette façon, à savoir que les femmes sont plus proches de la terre que nous, et que, pour cette raison, leurs idées sur la réalité matérielle sont plus concrètes ; mais peut-être leur pensée se trouve-t-elle bloquée par les particularités mêmes de leur constitution psychophysique et par les différences anatomiques et qu'elles ne peuvent utiliser pleinement leur intelligence dans le sens de la Raison comme sont enclins à le faire les hommes. Il y aura toujours des gens, croyants ou non-croyants qui diront comme Saint-Jérôme : « *Tota mulier in utero* ».

Permettez-moi encore quelques instants d'évoquer mes doutes et mes réticences, qui, bien que peu significatifs par rapport à votre exposé me tiennent particulièrement à cœur (58).

Je crains, en effet, que l'intérêt et la faveur que nous accordons à l'Intellect nous empêchent d'atteindre le fond même de la nature immuable des hommes.

Je crois que l'Intellect oppose en fait une résistance farouche à cette nature de l'homme, précisément parce qu'il est tout à fait en contradiction avec ce qui constitue le fond de la nature humaine.

Dans votre livre, vous avez clairement montré que la Religion recourt aux Dogmes à chaque fois qu'elle n'est pas en mesure de fournir les preuves de ce qu'elle avance.

Convenons pourtant qu'il y a quelques exceptions. En effet, lorsque la Religion proclame : « *Bienheureux sont les pauvres d'esprits* », elle ne se satisfait pas de cette simple affirmation, car de nombreux croyants sont la preuve vivante du bien-fondé de cette sentence. C'est de cette façon qu'un grand nombre de Saints et de Dévots ont été aimés de Dieu. Leur vie illustre la vérité de ce mot.

Je n'oublierai jamais le visage heureux et béat d'un pauvre débile que j'ai rencontré un jour dans un hôpital psychiatrique, son expression n'était en fait que le pâle reflet de toute l'histoire de la médecine et des médecins qui le traitaient.

En fait, je ne crois pas que les hommes renonceront un jour à privilégier le bonheur de la bêtise.

Car de même que les cris de « *Liberté, Egalité, Fraternité* », ce bonheur fait partie des droits inaliénables et sacrés de l'homme.

L'histoire de tous les pays, celle du nôtre en particulier, montre que les hommes ont su et sauront défendre ce droit à la Bêtise, serait-ce les armes à la main.

Pourtant Freud pense que la voix de l'Intelligence, bien qu'à peine

(58) L'auteur s'adresse à Freud au cours de son exposé. N.D.T.

(59) En français dans le texte. N.D.T.

audible, se fera de plus en plus entendre, et cela n'est pas sans importance.

Il pense aussi que le Dieu Logos ne sera pas tout-puissant. C'est la raison pour laquelle, contrairement à nos adversaires, nous n'éprouvons pas le besoin de craindre pour l'Avenir de notre culture ou de l'humanité.

Nous ne voulons pas non plus nous détourner du monde et de la vie. Ceci est inutile si nous proposons une vision moins optimiste de l'Avenir. Car, en réalité, notre intérêt pour le monde et la vie n'est suscité que dans une très faible mesure par les seuls facteurs intellectuels.

C'est, nous le savons, l'extraordinaire force pulsionnelle qui les alimente, et même si l'on croit qu'après nous viendra le déluge, notre intérêt pour la vie est en fait très fort, même extrêmement fort.

Si nous nous fions à notre première impression, nous pouvons affirmer que, dans la première partie de son livre, Freud a apporté un savoir radicalement nouveau, tandis que la dernière partie témoigne plutôt d'une sorte de profession de foi.

Nous admirons la représentation de l'Avenir qu'il esquisse, et dont la légitimité est évidente, mais, ainsi que nous l'avons dit précédemment, nous trouvons cette image un peu coercitive.

Nous devons avouer qu'une telle appréciation est plus dépendante de facteurs subjectifs que le reste.

Il n'est d'ailleurs pas impossible que les choses se déroulent de la façon dont Freud les a décrites, mais ce qui est frappant, c'est que la représentation de l'Avenir du monde présente de nombreuses caractéristiques qui ne s'opposent pas à nos désirs profonds.

Comme la partie principale du texte de Freud porte sur « *Avenir d'une illusion* », nous nous permettons de dire, d'une façon un peu caricaturale que la dernière partie de son ouvrage fait preuve de l'illusion d'un Avenir.

Nous pourrions en effet, sans crainte d'être infidèle aux hypothèses analytiques, proposer une autre vision de l'Avenir.

La Civilisation a, dans ses caractéristiques principales, l'expression et la structure d'une névrose obsessionnelle. Quelque chose de culturel s'élabore dès lors que des représentations s'opposent radicalement aux forces pulsionnelles (60) qui sont alors refoulées (61).

Dans ce conflit, les pulsions sublimées dominant d'autant plus que la société est ancienne, et de ce fait la balance penche en faveur du développement culturel.

On peut étudier ce phénomène en prenant l'exemple du déclin de la culture antique.

Le seul et véritable Logos est incarné par l'enseignement de Socrate

(60) Strömungen. N.D.T.

(61) Unterdrückt. N.D.T.

et Sophrosyne en Grèce, et à Rome, par les œuvres du très vénéré Marc Aurèle ainsi que par les Stoïciens, mais on peut voir également les forces pulsionnelles déborder les limites de la Raison et préparer ainsi le déclin de la civilisation. En effet, c'est à ce moment que sont arrivés d'autres peuples, plus unis, plus calmes, plus forts, qui suivaient essentiellement leurs instincts. Ces peuples étaient moins pervertis par la culture et pas encore affaiblis par le dur combat contre les puissances du Refoulement. Ils donnèrent le coup de grâce à la civilisation précédente. Et ainsi toujours, le jeu recommence. Car tout ce qui est nouveau mérite d'être dépassé, un jour ou l'autre.

Rien ne s'oppose vraiment à ce que notre civilisation suive le même destin. La civilisation des habitants de cette petite presqu'île d'Asie (62) sera peut-être détruite dans un temps plus ou moins bref, et conquise par quelque peuple plus vigoureux qui finira par y substituer des formes d'organisations plus structurées, et plus stables.

Ceci est une possibilité parmi de nombreuses autres, et pas plus invraisemblable qu'une autre.

Il me vient, en fait, à l'esprit, que Freud s'est bien gardé de concevoir l'image de la civilisation future comme une représentation inéluctable de l'Avenir. Les derniers développements sont plutôt l'expression et la conséquence de ses réflexions. Celles-ci sont précieuses pour qui projette de faire une étude plus approfondie de ce problème.

Freud nous invite d'ailleurs expressément à ne pas nous borner à considérer ses réflexions pour ce qu'elles sont en elles-mêmes. Car en réalité, l'Avenir est pour nous imprévisible et nous participons à l'élaboration de la culture un peu comme un tisserand qui ne verrait pas le tapis qu'il tisse. Nous effectuons ce travail parce que nous ne pouvons pas faire autrement, mais aussi, nous ne pouvons pas le nier, parce que nous en tirons d'amples satisfactions. Notre sagesse dernière reste celle-ci : « Cultivons notre jardin » (63).

L'Analyse nous apprend que l'humanité, au cours du développement scientifique, a affronté trois principales déceptions.

Comparons par exemple la position du *representative man*, face aux représentations religieuses de son époque, aux moments historiques de ces trois désillusions.

Cela a commencé avec Copernic qui a prouvé le premier, que notre petite planète n'est pas le centre de l'Univers. Pourtant Copernic a terminé son œuvre principale par un chaleureux hymne à Dieu, créateur du Ciel et de la Terre. Puis est venu Darwin. Il contraignit les hommes à renoncer au titre présomptueux du Roi de la création, tout en parvenant à conserver, parallèlement à sa théorie scientifique de la Descendance une croyance religieuse qu'il considérait comme son domaine privé.

(62) L'Europe. N.D.T.

(63) En français dans le texte. N.D.T.



Enfin Freud a montré qu'il s'agissait là aussi d'une illusion, issue d'un contexte culturel donné. Mais à l'époque où Copernic, toujours croyant, faisait preuve d'une grande prudence et n'osait pas publier les résultats de ses travaux, un homme épris de liberté fonda un mouvement dans le but de libérer les gens des contraintes de l'Eglise.

Il exigea l'égalité sociale pour tous les hommes, renonçant aux consolations que le ciel était censé apporter et fit en sorte que notre royaume soit de ce monde.

Son esprit conciliateur, sincère et incorruptible n'avait pas encore compris la nécessité profonde qu'Anatole France résume dans ces mots :

*« Les lois sont les mêmes pour tous. Elles sont au service des riches comme des pauvres dès lors qu'il s'agit de dormir sous les ponts ou de voler du pain. »*

En raison de ses idées subversives, il fut déchu de ses fonctions ecclésiastiques, perdit le soutien du trône et fut considéré comme un chien enragé.

En l'espace de quatre siècles de culture, seule l'apparence des choses a changé, car nous vivons en réalité, dans le même état d'aliénation mentale.

Finalement, la sentence qui fit autorité au cours de ces quatre siècles, pourrait servir d'exergue à l'ouvrage de Freud. C'est celle que je vis gravée sur l'épée de Florian Geyer :

« NULLA CRUX, NULLA CORONA ».